



# Des "savoirs objets"... au sens des choses

Poursuivant notre réflexion sur la relation entre cultures, savoirs et méthodes d'apprentissage, nous publions dans ce numéro deux articles. Celui d'Adélaïde Amelot, "Le Théâtre Kotéba", rend compte d'une recherche sur le théâtre ; celui-ci est utilisé, en Afrique, comme moyen de formation pour la prévention contre le Sida. Ses effets mitigés démontrent qu'il aurait suffi d'utiliser les méthodes locales d'apprentissage pour qu'un message issu d'une autre culture soit compris et intégré par les bénéficiaires de la formation. L'article de Philippe De Leener, "des savoirs objets"... au sens des choses", prolonge cette réflexion ouvrant la voie à la question complexe du rapport au savoir qui conditionne la compréhension du monde extérieur.

Cette note se propose d'offrir un cadre conceptuel élémentaire pour réfléchir sur la question des savoirs. Elle ne prétend nullement épuiser la problématique des savoirs par ailleurs complexe et rattachée à divers champs disciplinaires (sociologie, anthropologie, psychologie...) et objets de polémiques au sein de diverses écoles.

Tout d'abord, entendons-nous sur ce que nous désignons précisément par le concept de savoir. Selon nous, les savoirs ne deviennent à proprement parler des savoirs que s'ils répondent conjointement à trois conditions : conscience, intentionnalité et réflexivité. La première condition veut simplement dire que le savoir prend racine dans un acte délibéré de conscience au sens de je sais *que* je sais. L'intentionnalité, concept que nous empruntons à Searle<sup>1</sup>, souligne que la conscience de savoir porte sur un objet précis : il y a savoir quand je sais *ce que* je sais. Enfin, la troisième condition évoque la connaissance de la voie par laquelle on a établi la connaissance, de sorte qu'on sait *comment* on sait. Si on emprunte cette conceptualisation, il faut admettre que les savoirs, c'est-à-dire une réflexion délibérée et organisée sur les connaissances et leur production en tant qu'objets de connaissance, ne font pas partie du patrimoine culturel ordinaire africain. Bien sûr, en Afrique comme dans toutes les régions du monde, on produit et on recourt à des savoirs à tout moment et à tout propos. Mais, en règle générale, cette production ne fait pas l'objet d'un examen explicite comme c'est le cas dans d'autres espaces culturels. Les savoirs utilisés ne sont pas transformés en objets en tant que tels, ni davantage mis en discours pour eux-mêmes. Cette remarque est importante à garder à l'esprit pour prendre pleinement la mesure de ce que nous écrivons ci-après.

savoirs pratiques, d'autre part les savoirs d'intelligibilité. Les *savoirs pratiques*, ou savoirs d'action, répondent à la question "Comment on fait ?". Ils sont en rapport avec les procédures, gestes, modalités... pour faire ou pour agir. Les *savoirs d'intelligibilité* sont des conceptions en lien avec les deux questions cardinales "Pourquoi ?" et "Pour quoi ?". Ces savoirs sont en rapport direct avec le *sens* de l'action ou des situations. Cette distinction n'est cependant pas absolue dans la mesure où il est difficile de concevoir des savoirs pratiques qui ne reposeraient pas, fût-ce un peu, sur des savoirs d'intelligibilité. D'autre part, les savoirs d'intelligibilité ont pour vocation ultime, certes parfois éloignée, de servir l'action sur le monde, d'une façon ou d'une autre. En outre, soulignons qu'il existe toujours une théorie non-dite derrière ses manières de faire ou ses façons d'expliquer. En pratique, les acteurs disent ce qu'ils font (quoi) et comment ils font, mais rarement *pourquoi* ils font ni davantage pourquoi ils le font "comme ça". Les bonnes "raisons" ne se disent pas précisément parce qu'elles sont bonnes pour celui qui énonce et qu'elles tombent sous le sens, un sens qui, cependant, n'est pas encore partagé, ni forcément aisément partageable. C'est pourquoi la "collecte" des savoirs sans leur cadre d'intelligibilité mène à l'enfermement (quiproquo, préjugé, placage...).

## Les savoirs n'existent pas en dehors de leur recours

Les savoirs n'existent pas en dehors de leur usage *au moment de leur usage*. Ils résultent d'une construction subjective, toujours située. On ne peut donc en aucun

## Une distinction nécessaire

Il est nécessaire d'établir une distinction entre deux types de savoirs, d'une part les

<sup>1</sup> Searle, J. (1983). *Intentionality*. Cambridge: Cambridge University Press.

cas imaginer les savoirs comme autant d'ouvrages rangés dans une bibliothèque cérébrale où ils seraient soigneusement étiquetés attendant leur recours. Les savoirs n'entrent en existence qu'au moment de leur usage, ce qui entraîne plusieurs conséquences de grande importance pratique : (i) ils sont *créés et re-créés* en permanence du fait même de leur usage, (ii) ils sont sensibles au *contexte*, c'est-à-dire aux lieux, aux personnes et aux circonstances où ils sont créés ou recréés. Et dès lors, ils sont foncièrement instables, variables, ajustables, livrés aux enjeux et aux manœuvres, (iii) ils ne se livrent pas à une caractérisation univoque de sorte qu'ils sont dotés d'une *ambiguïté structurelle et fonctionnelle*, (iv) enfin, ils ne sont jamais que de l'ordre de la *signification* donnée, ils signifient davantage (sens créé) qu'ils ne sont signifiés (signification reçue).

## **Les savoirs et leurs théories structurantes sont toujours reliés à une expérience de vie**

Il existe toujours un lien entre tel savoir, telle personne, tel lieu, tel événement. Tout savoir est un rapport tendu entre un contenu sémantique et un cadre sémantisant. C'est pourquoi ses savoirs ont une *histoire en soi*, ils s'y sont inscrits à un moment donné, à l'occasion de circonstances identifiables, plus ou moins significatives. C'est pourquoi aussi l'*histoire de ses savoirs et son histoire à soi* se recourent largement. En somme, ses savoirs balisent

assez fidèlement le relief de sa biographie. De là, on n'aura pas de mal à admettre que la solitude n'existe pas dans l'univers mental de ses savoirs. En effet, tant ses expériences de vie que les savoirs qui en constituent la trace forment en soi des réseaux ou, si on veut, des *communautés* qui ne se livrent pas en même temps que les savoirs sont énoncés. Cette propriété fait que les savoirs ne sont jamais simplement universalisables, partiellement sans doute, lorsqu'ils sont rapportés à des objets matériels, mais jamais au point d'éclipser leurs auteurs. Les savoirs racontent toujours une histoire, celles de ceux et celles qui les ont produits. Ils servent aussi à inventer de nouvelles histoires, celle de ceux et celles qui les utilisent. L'historicité des savoirs explique pourquoi leur production va de pair avec la production de soi. Ainsi, les savoirs comportent une puissante *valeur identitaire* : "*Je suis ce que je sais*". Au point que reconnaître tel savoir revient à reconnaître telle personne, tellement que la construction de ses savoirs et celle de son identité deviennent difficilement séparables.

## **Les savoirs comme énoncés créateurs de liens**

Les savoirs n'existent pas en dehors d'une énonciation adressée à autrui. Cette propriété repose sur le fait que les savoirs sont avant tout des énoncés, dès lors nécessairement adressés. Raison pour laquelle ils comportent une *valeur identitaire* : quand je dis à l'autre ce que je sais, je lui suggère en même temps ce que

je crois être ainsi que ce que je crois que cet autre s'imagine que je suis. C'est pourquoi les savoirs ont une *fonction d'influence* : quand je dis ce que je sais, je le dis avec intentionnalité car "*dire*" c'est à la fois "*dire parce que*" et "*dire pour que...*". Il y a toujours de bonnes raisons de faire étalage de ses savoirs. Cette propriété permet d'interpréter la production de savoirs – leur explicitation – comme une tentative de communiquer et en même temps de se communiquer. Du fait même qu'ils passent par la parole, les savoirs se prêtent à la controverse, sinon à l'argumentation. Énoncer un savoir revient à engager potentiellement un débat sur l'état et la fonction de ce qu'on avance comme savoir.

## **Rencontre des savoirs, peut-être..., croisement non !**

La rencontre entre des savoirs a lieu lorsque deux catégories d'acteurs se croisent, par exemple lorsqu'une rencontre survient entre médecins et patients ou entre chercheurs et paysans. Une telle rencontre ne va jamais de soi. Aussi nous défendons l'idée qu'il ne peut y avoir de synergie des savoirs sans création de deux savoirs supplémentaires, (i) un troisième savoir constitué de ce qui est mis en partage et néo-créé lors de la rencontre et (ii) un savoir de "l'entre nous" de l'ordre du méta-savoir, "*Je sais que je sais, en même temps je sais ce que je sais et comment je le sais ici même*". Cette conscience de son savoir mis en perspective avec celui de l'autre est nécessaire pour qu'un échange